

Les aventures d'Archibald P. Batts,
millionnaire

N° IV. – L'aventure de la maison aux volets clos



Emeric Hulme-Beaman

Illustrations de Malcolm Patterson

Gloubik Éditions
2022

Cette nouvelle est initialement parue dans ***The English illustrated Magazine*** de août 1900 sous le titre *The adventure of the house with drawn blinds*.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

Ce fut par le plus pur des hasards que je me trouvais avec Archibald P. Batts lorsque M. John Powell lui rendit visite. J'avais rencontré Batts le matin même dans Oxford Street, et il m'avait invité à retourner avec lui à son hôtel pour déjeuner. J'avais accepté l'invitation, et après le déjeuner, nous nous rendîmes dans son salon privé, et nous étions au milieu de notre vin et de nos cigares quand le serveur entra avec une carte. La carte portait le nom de JOHN CREMORNE POWELL, et au coin de la carte était imprimée l'adresse d'un club à la mode du West-End, dont je savais que Batts était lui-même membre.

— Voici un gentleman avec lequel je n'ai qu'une relation des plus superficielles, observa Batts en me lançant la carte. Je ne sais pas à quelle heureuse circonstance je dois la faveur d'une visite de sa part. Mais nous le saurons bientôt. Faites monter M. Powell, ajouta-t-il à l'intention du serveur. Une minute ou deux plus tard, le gentleman était introduit dans la pièce. Il jeta un regard un peu inquiet de Batts à moi, et sembla hésiter en constatant que le premier n'était pas seul. En fait, il semblait à moitié enclin à se retirer, mais Batts se leva et lui fit courtoisement signe de prendre une chaise.

— Asseyez-vous, dit-il. Voici M. Bertram.

M. Powell était un jeune homme d'une trentaine d'années, maigre et malingre, habillé à la mode avec une attention particulière, et portant une orchidée à la boutonnière. Il y avait dans ses manières un certain savoir faire qui, combiné à une subtile suggestion d'affirmation de soi, m'a conduit à soupçonner qu'il n'était pas tout à fait sûr de sa position en tant que gentleman. L'homme mal élevé se trahit toujours par un renforcement excessif de ses prétentions à être considéré comme bien élevé. Je lui ai rendu son salut, et il s'est assis.

— Pour vous dire la vérité, commençait-il en s'adressant à Batts avec un sourire insouciant, je souhaitais vous voir pour une affaire assez privée, une affaire délicate. Je vois que vous êtes occupé. Peut-être, par conséquent, ferais-je mieux de reporter ma visite à une autre occasion, lorsque j'aurai la chance de vous trouver seul.

— Mon cher M. Powell, dit Batts, je ne peux pas vous promettre que vous me trouverez jamais seul, je suis un homme aux mouvements les plus incertains et je ne prends jamais de rendez-vous. J'ajouterai que si la question à laquelle vous faites allusion est une question dont vous n'avez pas à avoir honte de discuter devant un homme de la plus stricte intégrité, et habitué à traiter

les confidences avec respect, M. Bertram est un de mes vieux amis et partage la plupart de mes secrets. Par conséquent, vous pouvez parler tout à fait librement devant lui. Si, toutefois, vous préférez ne pas aborder le sujet, l'alternative vous appartient. Puis-je vous offrir un cigare ?

— Eh bien, remarqua M. Powell en prenant le cigare offert et en l'allumant délibérément, le fait est que l'affaire est purement personnelle. J'ai le plaisir de vous connaître depuis quelque temps déjà.

Batts s'inclina.

— Mais, poursuivit M. Powell, un homme est toujours retenu par un sentiment de délicatesse d'exposer ses malheurs, même devant un ami. D'autant plus, vous le comprendrez, devant un étranger ! Il regardait vers moi en parlant.

— Je vous en prie, faites-vous plaisir à ce sujet, dit froidement Batts.

— L'assurance que vous me donnez de pouvoir parler librement devant M. Bertram me libère de la défiance que je pourrais éprouver, répondit M. Powell en croisant une jambe sur l'autre. Je vais donc aller droit au but.

La défiance qu'il déplorait me parut remarquablement absente de son comporte-

ment, tandis qu'il poursuivait...

— Le point, M. Batts, c'est l'argent.

Batts fixa son regard droit devant lui.

— Vous me pardonneriez, reprit notre visiteur, d'affirmer sans ambages, en si peu de mots, que je me trouve dans une situation soudainement grave... en fait, je veux de l'argent.

— Ah ! dit Batts, les lèvres serrées. Vous voulez de l'argent. Et... ?

La pause interrogative aurait déconcerté la plupart des gens, mais pas M. Powell.

— Tout à fait, dit froidement ce gentleman. Je pensais... j'espérais... qu'en faisant appel à un ami...

— Une connaissance, corrigea Batts, avec une certaine aspérité.

— Une connaissance, alors... qu'en faisant appel à une connaissance d'une libéralité bien connue, un tel appel pourrait rencontrer une réponse généreuse !

— Je ne suis pas conscient, dit Batts en souriant, d'avoir fait quoi que ce soit pour mériter la réputation dont vous avez la gentillesse de me créditer. Je ne sais pas si cette réputation inclut la supposition que je suis un prêteur d'argent. Si c'est le cas, je vous prie de me permettre de vous décevoir,

M. Powell.

— S'il vous plaît, ne m'interprétez pas si durement ! interrompit M. Powell avec une soudaine anxiété. Nous sommes des amis de club. Il est certain qu'un homme peut rendre service à un autre sans lui dire des choses dures !

— Sûrement, dit Batts, si la raison est suffisante. Combien d'argent voulez-vous, M. Powell ?

— Onze cent cinquante livres.

— Et vous souhaitez que je vous le prête ?

— Je peux vous offrir une garantie !

— Zut ! Dois-je encore vous dire que je ne suis pas un prêteur ? La somme n'est pas importante, mais vous comprendrez que si une centaine de mes connaissances, chacune ayant des droits égaux - c'est-à-dire aucun droit sur moi - s'attendaient à ce que je leur débourse mille livres, la somme globale deviendrait considérable !

— Je vois, dit M. Powell avec dépit. Vous sous-entendez que cette demande est une impertinence. Je n'ai certainement aucun droit sur vous.

— Aucun, convint Batts. Mais vous dites que vous pouvez donner une garantie. Pour-

quoi, alors, ne vous adressez-vous pas à votre avocat ?

— J'ai mes raisons, répondit l'autre. La garantie est la propriété de la maison. Il y a des circonstances qui me font hésiter à l'hypothéquer. Si c'était nécessaire, et à une connaissance privée, je le ferais. Mais je préfère que l'affaire soit une transaction privée... une transaction strictement privée.

— En attendant, il est impératif que vous ayez cette somme d'argent ?

— Tout de suite ! Je ne tenterai pas de vous cacher la vérité. C'est une dette d'honneur.

— Ah, encore les cartes ! dit Batts, avec un haussement d'épaules.

— Oui, encore les cartes. J'ai été très malchanceux. Si l'argent n'est pas payé dans deux jours, je serai ruiné. Vous savez ce que cela signifie pour un homme de la société !

— Je compatis de tout cœur. Mais pourquoi venez-vous me voir ?

— Parce que, s'exclama impétueusement M. Powell, vous êtes le seul homme à Londres pour qui mille livres n'ont pas plus d'importance que mille pence, Monsieur, et parce que je crois que vous êtes un homme bon, et que vous aideriez un homme si vous

le pouviez.

— Vous surestimez mes ressources et mes vertus, sourit Batts. Ce cigare ne brûle pas bien. Essayez-en un autre. Maintenant, cette maison qui vous appartient, où est-elle située ?

— Désirez-vous une hypothèque ? Demanda M. Powell avec inquiétude.

— Répondez d'abord à ma question.

— Eh bien, j'ai une maison et un terrain à Chelsea... une maison individuelle.

— C'est tout ?

— Tout ce que je peux offrir, dit l'autre.

— Et quelle est la valeur de cette maison et de ce terrain ?

— Trois mille livres environ.

— Pourtant, vous hésitez à l'hypothéquer. Pourquoi ?

— Si vous le désirez, je vous l'hypothèque.

— Mais vous préférez ne pas le faire. Pourquoi ?

— Eh bien, M. Batts, pour être franc, je ne veux pas l'hypothéquer si je peux l'éviter. La maison est louée avec un bail... à des conditions plutôt singulières. L'une d'elles

est que je ne peux pas céder la propriété à un autre pendant les deux ans du bail de mon locataire. C'est un type curieux. Vous avez peut-être entendu parler de lui... le major Norton.

Batts se leva involontairement de sa chaise, puis il se recula avec un sourire.

— Un accès de goutte ! fit-il remarquer. Le major Norton ? Oui, j'ai entendu ce nom. Et c'est votre locataire ?

— Oui, il l'est. Il paie un loyer élevé, et ne vit pas dans la maison.

— Il vit à Bayswater, dit Batts d'un ton sec. Qui vit dans cette maison ?

— Sur ma parole, je ne le sais pas. Je ne crois pas que quiconque le sache. C'est le caprice du major de la faire paraître, en tout cas, inoccupée.

Batts a sonné la cloche.

— Faites venir mon brougham immédiatement, dit-il au serveur qui répondit à l'appel. Puis il se tourna à nouveau vers M. Powell.

— Si vous voulez bien m'obliger en vous rendant dans votre maison avec moi et mon ami M. Bertram... je souhaite simplement la voir par curiosité... vous me rendrez service, M. Powell. Je m'arrange toujours, si possible,



*" You will pardon me for stating bluntly in so many words that I find myself
in a sudden grave predicament."*

pour rendre une faveur par une autre. Lorsque vous m'aurez montré cette maison, nous retournerons donc à mon hôtel, et je vous ferai un chèque de onze cent cinquante livres. Vous pourrez me le rembourser à votre convenance.

Je ne sais pas si c'est M. Powell ou moi-même qui avons été le plus étonnés par cette extraordinaire suggestion de Batts. Je pense qu'aucun de nous ne pouvait en donner la raison. Certainement pas moi. Et, à en juger par l'expression de stupéfaction aveugle sur le visage de M. Powell, lui non plus. Il était, cependant, une personne bien trop sensible

à l'importance de ses propres intérêts pour les mettre en danger par la moindre manifestation de suspicion ou de réticence dans le cas présent. Il dissimula instantanément toute trace de surprise et de satisfaction à l'égard de la proposition de Batts, et y consentit avec un acquiescement facile. En moins d'une demi-heure, nous étions tous trois assis dans la voiture de Batts, qui s'éloignait rapidement dans la direction indiquée par M. Powell.

— Ne vous semble-t-il pas, demanda Batts à brûle-pourpoint, qu'il est un peu étrange qu'un locataire propose un loyer élevé pour une maison qu'il n'occupe pas, M. Powell ?

— Je ne me préoccupe pas des motivations des autres, répondit Powell en tortillant sa moustache.

— Une excellente règle, Monsieur ! Mais vous venez de faire allusion à une condition remarquable posée par votre locataire, le major Norton, à savoir que vous, son propriétaire, ne devez pas, pendant la durée de son bail, transférer la propriété à d'autres mains. Je me demande pourquoi il a posé une telle condition !

— Je ne saurais le dire. Peut-être parce qu'un nouveau propriétaire pourrait avoir d'autres vues sur la disposition de la maison.

— En fait, il pourrait exercer une curiosité impertinente sur la façon dont son locataire s'acquitte de son bail !

— Peut-être, répéta calmement M. Powell.

Batts retomba dans le silence, et à peine un autre mot fut-il échangé que l'attelage tournait brusquement dans une petite rue tranquille entre King's Road et la rivière.

— Nous sommes presque arrivés, dit M. Powell en jetant un coup d'œil par la fenêtre.

— Alors arrêtons la voiture et descendons, remarqua Batts. Je préférerais voir votre maison à pied, et à mon aise.

— Mon cher Monsieur, vous semblez y porter un intérêt extraordinaire ! dit Powell en riant.

L'instant d'après nous descendions tous les trois de la voiture, et Batts demanda au cocher d'attendre notre retour au coin de la rue.

— Pourquoi pas ? répondit Batts. Mon intérêt est très facilement excité, vous pouvez le constater ! Alors, c'est la maison ?

Il leva les yeux vers une grande bâtisse, qui se dressait toute seule et à une certaine distance de ses voisines, à l'extrémité d'une

artère très déserte. Sa façade était tournée vers la rue, tandis que, derrière, on pouvait voir un jardin arboré, autour duquel courait un haut mur.

— Oui, dit M. Powell, c'est bien cette maison. Elle semble être inoccupée, n'est-ce pas ?

Nous étions arrivés en face du bâtiment, et nous nous tenions sur le trottoir en le contemplant.

— Elle en a tout l'air, convint Batts.

Puis il siffla doucement.

En effet, la maison présentait un aspect de désertion absolue. La façade était de forme oblongue, de grandes fenêtres carrées étaient placées à chaque étage, et à toutes ces fenêtres les volets étaient clos, tandis que sur tout l'édifice planait un esprit menaçant de désolation. Avant de retourner au brougham, Batts fit le tour de l'arrière de la maison, accompagné de M. Powell et de moi-même. Là, nous nous sommes retrouvés face au haut mur déjà mentionné. Entre le mur et la maison, il semblait y avoir une petite mais épaisse plantation d'arbres, qui ajoutait à la fois à l'intimité et à l'obscurité générale du bâtiment. Le mur était percé d'une lourde porte en fer qui donnait accès à l'arrière de la maison. Nous essayâmes cette porte et dé-

couvrîmes qu'elle était solidement verrouillée. Tout, en fait, permettait de conclure que la maison n'était pas habitée. Batts s'en retourna sans un mot, et quelques minutes plus tard, nous étions remontés dans le broug-ham et retournions à l'hôtel. Rédiger un chèque de onze cent cinquante livres, à l'ordre de M. Powell, et congédier ce monsieur par une phrase d'adieu laconique mais courtoise furent des questions qui occupèrent Batts à peine cinq minutes. Dès que M. Powell eut pris congé, Batts me regarda avec un sourire étrange.

— Il y a des types curieux dans notre société londonienne, Bertram, remarqua-t-il. Cet homme, par exemple, dispose de l'« entrée » dans plusieurs très bonnes maisons en ville, bien que vous ayez du mal à le croire. Il a, je dirais, aussi peu de principes que d'éducation.

— Et je suis disposé à être d'accord avec vous, répondis-je. Votre accueil de sa demande insupportablement froide m'a, je l'avoue, surpris.

— Ah, mon bon Bertram, vous êtes facilement surpris, dit Batts en riant. Par exemple, vous avez sans doute été surpris par mon empressement à inspecter sa précieuse maison dans la région sauvage de Chelsea ?

— Je l'admets.

— Et vous serez surpris si je vous demande d'y retourner avec moi dans une demi-heure ? Il est maintenant à peine cinq heures.

— Pourquoi diable voulez-vous y retourner ? m'écriai-je.

— Ah, je vois que vous êtes surpris, remarqua suavement Batts. Mais, mon cher Bertram, nous avons encore deux heures à passer avant le dîner (que, d'ailleurs, je vous prierai de partager avec moi ici). Et comment mieux les employer qu'en faisant une petite promenade ? Et quelle direction plus intéressante pourrions-nous choisir pour une telle promenade que le délicieux quartier de Cheyne Walk ?

Je secouai la tête avec un sourire.

— Vos énigmes me dépassent, fis-je remarquer.

Batts sourit également.

— Laissez-moi vous recommander un whisky-soda, dit-il, après quoi nous pourrions discuter de l'énigme à notre aise, dans le brougham.

Je savais que cette désinvolture ne servait qu'à dissimuler, comme à l'accoutumée, un but plus sérieux. Aussi, spéculant encore un peu sur l'objet mystérieux de la présente

excursion de Batts, je consentis, sans autre argument ni protestation, à l'accompagner.

Lorsque nous fûmes de nouveau assis ensemble dans sa voiture, il me dit :

— Vous ai-je jamais parlé de Lascelles ?

— Lascelles ! ai-je dit, Lascelles ! Ce nom a une consonance qui ne m'est pas inconnue. Oui, j'imagine qu'à un moment ou à un autre, j'ai dû vous entendre le mentionner, bien que je ne puisse me rappeler clairement ni quand ni à quel propos.

— Sans doute pas. Il est mort maintenant. Il est mort, en fait, il y a un an, en Amérique. Lui et moi étions autrefois des amis proches. Il est mort en emportant une somme d'argent considérable.

— En effet, dis-je, en me demandant quel rapport la mort de l'une des nombreuses et riches connaissances de Batts pouvait avoir avec l'affaire en cours.

— Tout cet argent, poursuivit Batts, a été laissé par Lascelles à sa fille unique, Eleanor Lascelles, alors interne dans un pensionnat anglais.

— En effet, répétais-je, en m'efforçant de donner l'apparence d'un intérêt approprié à ces communications.

— Lascelles, par son testament, nomma

son cousin et plus proche parent le seul tuteur et administrateur de sa fille orpheline.

— Vraiment ?

— Je vois que vous me suivez, dit Batts avec humour. Avez-vous déjà rencontré le major Norton ?

— Non, répondis-je. Qu'est-ce que le major Norton a à voir là-dedans ?

— C'est le locataire de la maison de notre ami Powell. Vous dites que vous ne l'avez jamais rencontré... Moi, si. Ce n'est pas un homme qui inspire confiance, mon cher Bertram.

— Excusez-moi, mais je m'embrouille un peu. Vous faites d'abord allusion à Lascelles, puis à Norton, et dans le souffle suivant, vous reliez les deux en expliquant que ce dernier est le locataire de la maison de M. Powell. Que diable dois-je faire de toute cette confusion d'idées ?

— Du chaos, je vais faire naître l'ordre ! sourit Batts. Le major Norton est le cousin de Lascelles, et le tuteur et curateur de sa fille Eleanor. Voilà tout !

— Oh, m'exclamai-je, maintenant je commence à voir une lueur de connexion entre la cause et l'effet. La cause de notre expédition est donc indirectement le major Norton ?

— Votre discrimination est des plus honorables, remarqua Batts. Cela, en gros, peut être considéré comme la cause. L'effet...

— Oui, l'effet ?

— Reste à voir ! dit Batts en souriant. J'ai dit au cocher de s'arrêter au coin de la rue, et nous y sommes.

Le brougham s'arrêta en grinçant, et nous descendîmes une fois de plus.

— Que comptez-vous faire maintenant ? demandai-je.

— Sonner à la porte d'entrée de la maison avec les volets clos, répondit-il.

— Mais, mon cher ami, à quoi cela sert-il ? dis-je. La maison, comme vous le voyez, est inoccupée. Vous pourriez sonner jusqu'à la fin des temps et ne pas obtenir de réponse.

— C'est fort probable, répondit froidement Batts, tout en montant les marches menant à la porte d'entrée. Mais il n'y a pas de mal à sonner, mon bon Bertram, et il tira violemment la chaîne de la sonnette. Nous en entendîmes les échos se répercuter dans une partie éloignée de la maison. Bientôt ils s'éteignirent à nouveau, et un silence leur succéda, qui ne fit que confirmer ma conviction que la maison était tout à fait vide. Batts

resta une minute ou deux sur les marches en tapant sur ses talons avec sa canne, avant de se retourner. Puis nous avons lentement regagné ensemble la voiture.

— Vous êtes satisfait maintenant, lui demandai-je, que...

— Parfaitement satisfait, a-t-il répondu.

— La maison est inoccupée ?

— Au contraire, elle l'est.

— Quoi ! M'exclamai-je en le regardant fixement.

— Je n'ai pas le moindre doute qu'elle soit occupée, répéta-t-il en montant dans l'attelage.

— Au nom de la Fortune, par qui ? Des rats et des souris ?

— Oh, mon Dieu non ! Des hommes et des femmes, une femme au moins. Une fille, probablement. Peut-être Eleanor Lascelles.

Après avoir tiré cette succession décousue de sentences, il se pencha en arrière et me regarda avec un sourire placide.

— Vos conclusions dépassent mon pouvoir d'inférence, lui répondis-je. Je suppose que vous êtes guidé par des données rationnelles pour y parvenir ?

— Certainement, mon bon Bertram !



*“ Let me recommend a whisky-and-soda, after
which we can discuss the enigma at our ease.”*

Mais tout de même, ce ne sont que des conclusions reposant sur des déductions, et elles doivent être vérifiées, souvenez-vous. D'abord, il y a l'apparence agressive de désertion dans la maison. Circonstance sus-

pecte numéro un. Deuxièmement, les conditions étranges par lesquelles le bail semble être tenu. Troisièmement, la coïncidence de la disparition de la nièce du major Norton en même temps que la location de la maison de M. Powell...

— Ah ! je ne savais rien de tout cela ! m'exclamai-je.

— Oh, oui, elle a disparu. Je ne dis pas que cela suffit à éveiller les soupçons, mais si l'on ajoute à cela la situation de cette maison, il me semble que cela le devient. J'ai rendu visite a major Norton, vous devez le savoir, peu après mon retour de New York, il y a un mois ou deux. Par respect pour la mémoire de mon ami Lascelles, j'ai pensé que le moins que je pouvais faire était de m'enquérir du bien-être de sa fille orpheline. J'ai donc rendu visite à Norton, j'ai expliqué brièvement mes liens avec Lascelles et, *in fine*, je lui ai demandé la permission de voir M^{lle} Eleanor. Il m'a répondu avec beaucoup de regret qu'il ne pouvait pas répondre à mon désir, car M^{lle} Lascelles était en ce moment en voyage à l'étranger pour des raisons de santé. Il avait été obligé, dit-il, après l'avoir retirée de l'école, de consulter une autorité médicale éminente à ce sujet, et c'est sur l'avis de ce médecin qu'il avait décidé d'envoyer la pauvre enfant faire un long

voyage, dans l'espoir que sa constitution pourrait bénéficier de ce changement de scène et de climat. Il ajouta que M^{lle} Lascelles voyageait sous la garde d'une dame tout à fait aimable, digne de confiance et expérimentée, de qui elle recevrait toute la gentillesse et l'attention voulues. Je demandai la nature de son mal, et on me répondit qu'il menaçait de se transformer en consommation. Je crains, dit le major, que ma pupille ne doive résider de façon presque permanente à l'étranger, probablement dans le sud de la France, en tout cas jusqu'à ce qu'une cure radicale ait été effectuée. Cette information m'a surpris, car d'après ce que je savais de Lascelles, qui était un homme au physique fort et à la constitution robuste, des tendances à la consommation chez l'un de ses enfants étaient la dernière chose que j'aurais pu m'attendre à trouver. J'ai rencontré le major Norton une ou deux fois depuis ma première visite, et à chaque fois, j'ai été impressionné par un sentiment d'aversion pour cet homme. Il n'est pas, comme je l'ai déjà dit, mon cher Bertram, une personne qui inspire confiance.

— En d'autres termes, vous le soupçonnez d'avoir commis un crime ? répondis-je.

— Je pense que je serai plus satisfait lorsque j'aurai prouvé à moi-même que de

tels soupçons sont sans fondement, répondit Batts. Et pour dissiper tous les doutes une fois pour toutes, j'ai l'intention, Bertram, de faire une entrée dans cette maison vide ce soir.

— Ce soir ?

— Oui. « Si c'était fait... » vous connaissez la suite. Je ne vois aucune raison d'attendre. Ce soir, donc, nous explorerons cette mystérieuse demeure. Je dis « nous », car je suppose que vous m'accompagnerez.

— Eh bien, mon cher ami, si vous avez l'intention d'y aller, bien sûr que je vous accompagnerai.

— Je suis décidé à y aller. Au fait, vous savez boxer ?

— La boxe ? Oh, oui, je sais boxer. J'ai gagné le championnat des écoles publiques dans ma classe.

— Bien ! Et la lutte ?

— D'une certaine façon. Je peux me défendre.

— Très bien ! Je vous le demande simplement parce qu'on ne sait jamais, dans une occasion de ce genre, à quelle opposition s'attendre. Parfois, un usage libre de son poing s'avère essentiel, aussi bien pour se protéger que pour attaquer. Par exemple, la

maison vide...

— Peut être garnie par des combattants de prix, riai-je.

— Pas vraiment, mais, au moins, des hommes d'une obstination déterminée, qui ne se laissent pas amadouer par un beau discours. Il est bon d'être préparé.

— Il y a un point qui me laisse perplexe, dis-je. Pourquoi le major Norton (en admettant qu'il ait utilisé cette maison à des fins de détention) désire-t-il l'investir d'un semblant d'inoccupation ?

— Mon cher Bertram, la raison est évidente ! répondit Batts. Si l'on savait que la maison était habitée, il est concevable qu'il y ait une légère curiosité parmi les voisins quant à son occupant. Et si une suggestion de mystère surgissait à propos de cet occupant, il ne serait pas anormal de supposer qu'une enquête pourrait être lancée. Pour éviter une telle éventualité désagréable, le major Norton a, semble-t-il, trouvé l'heureux expédient de louer une maison apparemment inhabitée !

— Ah, c'est vrai ! Cela semble une explication raisonnable, Batts ! Je suis d'accord. Et votre plan est...

— D'entrer dans la maison, de découvrir si M^{lle} Lascelles s'y trouve, et, dans l'affirma-

tive, de prendre des mesures pour assurer sa sécurité immédiate et future, dit Batts lentement et délibérément.

— Parbleu, et nous allons le faire ! m'écriai-je, un sentiment d'exaltation sauvage et scolaire à la perspective de l'aventure qui s'annonçait et de ses enjeux romantiques emplissant ma poitrine.

— Oui, dit Batts, en tirant calmement sur son cigare, nous le ferons !

Le temps nous était favorable. La nuit était calme et sombre. Derrière des bancs de nuages noirs, la lune brillait de temps en temps. Une brise chaude et douce venant du sud nous rafraîchissait le visage. De temps en temps, une goutte de pluie tombait maussadement sur le pavé, et l'air était chargé de la suggestion d'un tonnerre imminent. Il était dix heures lorsque Batts et moi nous sommes retrouvés une fois de plus à contempler la face lugubre du bâtiment que nous étions venus envahir. Il n'y avait en lui aucun signe d'agitation ou de vie. Il émergeait des ombres de la nuit, lui-même une ombre sombre et menaçante, semblant un peu plus solide que les ténèbres qui l'entouraient. La rue était déserte. Au loin, on entendait le bourdonnement confus des bruits de la ville. Mais tout près, le silence n'était rompu que

par l'aboïement d'un chien dans une ruelle voisine ou par le grondement occasionnel d'une charrette de commerçant dans la rue principale au-delà. J'étais tellement empli du sentiment de l'isolement de l'endroit que je me suis surpris à douter, après tout, si notre imagination n'avait pas pris le dessus sur notre bon sens en nous permettant d'être persuadés que cette maison pouvait être habitée alors que tout en elle indiquait si catégoriquement la conclusion opposée. Batts, cependant, ne semblait pas être affecté par une hésitation similaire quant à la justesse de son hypothèse de départ.

— Faisons le tour par l'arrière, dit-il, après quelques instants d'observation silencieuse du bâtiment.

Lentement et prudemment, nous nous frayons un chemin dans la pénombre, jusqu'à ce qu'un mur de deux mètres de haut sorte de l'obscurité devant nous, et nous nous arrêtons à nouveau.

— Maintenant, dit Batts, j'ose dire, Bertram, que ce n'est pas la première fois que vous réalisez un exploit acrobatique de ce genre. La chose est assez facile. Mais vous êtes l'homme le plus fort, alors montez le premier !

Il se plaça alors contre le mur, le dos courbé. Je grimpai sur ses épaules, et un ins-

tant plus tard j'étais à califourchon sur le sommet du mur. Puis, me penchant, je saisis fermement Batts sous les bras et le hissai à côté de moi. Se laisser tomber doucement de l'autre côté fut l'affaire d'un instant. Nous nous sommes posés sur une pelouse douce. Au même instant, la lune se détacha soudainement des nuages et nous révéla un chemin de gravier flanqué de hauts arbres et menant, à travers des arbustes enchevêtrés, à l'entrée arrière de la maison. Le long de ce sentier, nous avançâmes à pas prudents, et je commençai pour la première fois à ressentir certaines des sensations que l'on peut supposer inspirer au cambrioleur – sans, peut-être, le charme supplémentaire d'une conscience coupable. Notre progression furtive fut interrompue par l'apparition soudaine d'une lumière à l'une des fenêtres. Batts me toucha le bras, et bien que je ne pusse voir son visage, je savais parfaitement qu'il souriait.

— Alors, mon bon Bertram, chuchota-t-il, comment va la maison de l'empereur maintenant ?

— Eh bien, lui répondis-je, comment allons-nous y entrer ?

— Par cette fenêtre, répondit-il.

— Elle sera fermée.

— Nous allons l'ouvrir.

Nous avons poursuivi notre chemin petit à petit tout en parlant, et nous étions arrivés à une grande fenêtre, à moins d'un mètre du sol, qui semblait appartenir à la salle à manger et donnait sur le jardin. Doucement, Batts essaya le battant : il était fermé. Il sortit ensuite de sa poche un petit diamant, avec lequel il coupa lentement la vitre de son cadre, après avoir fixé un morceau de mastic sur la surface de celle-ci. C'était maintenant la chose la plus simple du monde de détacher le loquet à l'intérieur et de pousser doucement la fenêtre pour l'ouvrir. Et, m'étonnant un peu de la facilité avec laquelle ces choses peuvent être accomplies, même par des amateurs, je me suis retrouvé l'instant d'après avec Batts dans la pièce. Batts a calmement procédé à l'allumage de la lumière.

— Nous sommes enfin dans la maison, observa-t-il, il n'est donc plus nécessaire de se cacher. Je me propose, en effet, de faire la connaissance, aussi tôt que possible, de ses dignes occupants... et non de les éviter. Ah, le gaz est allumé, je vois.

Je suis resté les mains dans les poches pendant que Batts allumait une lampe à gaz fixée à l'un des murs latéraux. À peine l'avait-il fait que la porte s'ouvrit soudain et qu'une silhouette d'homme apparut sur le seuil.

— Bonsoir, dit Batts aimablement.

L'homme nous regarda l'un après l'autre sans parler. C'était un homme costaud, d'une physionomie que l'on qualifie habituellement de bouledogue, et il était habillé comme un serviteur supérieur.

— Nous avons sonné, expliqua Batts, à la porte d'entrée, mais personne n'a entendu, et nous avons donc été contraints de faire cette entrée peu cérémonieuse. Je suis sûr que vous le pardonnerez. Comment va M^{lle} Lascelles, je vous prie ?

Pour toute réponse, l'homme, sans crier gare, se jeta sur Batts avec la férocité aveugle d'une bête sauvage. Batts s'écarta rapidement, glissa et trébucha sur le sol. Au même instant, je m'élançai en avant et assénai à l'homme un violent coup entre les deux yeux. Il tomba étourdi, et avant qu'il ait pu se ressaisir pour reprendre l'attaque, Batts s'était relevé et, tirant froidement un revolver de sa poche, l'avait pointé en plein sur la poitrine de l'homme.

— Je pense toujours, remarqua-t-il, qu'une connaissance inaugurée de cette façon a toutes les chances de se renforcer en une véritable amitié, car elle est basée, voyez-vous, sur une sorte de respect et d'estime mutuels. Si vous bougez, mon ami, vous êtes un homme mort, restez parfaitement im-



"If you move, my friend, you are next door to a dead man."

mobile, s'il vous plaît. pendant que nous parlons. Pour commencer, qui êtes-vous ?

— Qui suis-je ? rugit l'homme, violet de rage, avec le canon mortel de Batts qui

brillait sur lui, sans oser bouger. Qui suis-je ? Sois maudit ! Qui diable êtes-vous, j'aimerais bien le savoir, pour oser venir vous introduire chez moi comme ça, au milieu de la nuit ?

— Je n'ai pas la moindre objection à vous dire qui je suis, répondit agréablement Batts. Mon nom est Archibald P. Batts. Ce nom vous est sans doute familier ? Non ? J'en suis désolé. Cela ne fait qu'illustrer les misérables limites de la célébrité ! Ce gentleman est mon ami, M. Bertram. Et vous, qui êtes-vous ?

— De quel droit le demandez-vous ? Posez ce revolver. Par Dieu, vous allez vous repentir ! C'est un travail difficile, n'oubliez pas !

— Vous semblez tout savoir sur le sujet. Et je peux aussi bien vous dire, mon gars, poursuit Batts, avec un changement soudain de manières, que cela va s'avérer ce que vous appelez si éloquemment un « travail pénible » pour vous et vos confédérés, à moins que vous ne jetiez l'éponge immédiatement et que vous montriez votre main sans nous obliger à la forcer ?

— Êtes-vous un détective ? demanda l'homme, toujours aussi provocateur, mais avec une nette modification de son ton menaçant.

— Non, dit Batts. Mais je suis ce qui s'en rapproche le plus. Je suis millionnaire, et je peux payer grassement pour mes informations. Écoutez, ajouta-t-il en s'approchant de l'homme et en le regardant d'un air sévère, je peux payer un prix plus élevé... comprenez-vous ? Un prix plus élevé que celui que votre employeur, le major Norton, peut payer !

L'homme recula comme s'il avait été frappé. Il s'est carrément recroquevillé devant Batts. Tout son comportement s'est complètement transformé. Là où il y avait eu auparavant la brute à gages, on ne voyait plus qu'un coquin rampant et intimidé.

— Le major Norton ? Répéta-t-il. Que savez-vous du major Norton ?

— Je sais tout du major Norton... et de M^{lle} Lascelles ! dit Batts, se fiant, comme il aimait tant le faire, à l'exactitude fortuite d'un tir dans le noir. — Dans ce cas, comme dans les précédents, la chance lui sourit, et il fut évident, au vu de l'inquiétude de l'homme costaud, que le tir était allé droit dans le mille. Batts nota et poursuivit instantanément son avantage. — Alors, continua-t-il, vous feriez mieux de vous en tirer à bon compte, mon bon ami, et de sauver votre peau. M^{lle} Lascelles est prisonnière dans cette maison. Cela, bien sûr, nous le savons

tous. Et vous, apparemment, vous êtes son geôlier.

Il s'arrêta et regarda avec mépris sa victime, tandis que son doigt jouait toujours avec le revolver.

— Comment l'avez-vous découvert ? s'étonna l'homme en s'éloignant.

— Asseyez-vous. Là, dit Batts en désignant une chaise. Je vous remercie. Maintenant, ayez la gentillesse de ne pas bouger. Je ne veux pas vous tirer dessus si je peux l'éviter, mais je suis maître de la situation, et plus vite vous le comprendrez, mieux ce sera. D'abord, vous devez répondre à mes questions, et je vous conseille, dans votre propre intérêt, de dire la vérité.

— Oh, je vais répondre, dit l'homme d'un air maussade. Seulement, je serais plus à l'aise si vous déposiez votre pistolet.

— Sans doute. Eh bien, pour vous satisfaire, je vais le poser... sur la table, près de ma main. Pour commencer, combien y a-t-il de personnes dans cette maison, à part vous ?

— Seulement moi et une servante.

— Seulement toi et une femme. Bien. Vous êtes tous deux à la solde du major Norton ?

— À quoi bon le nier ? grogna l'homme.

— À rien du tout. Depuis combien de temps M^{lle} Lascelles est-elle détenue ici ?

— Un mois.

— Quelles sont vos instructions ?

— De l'empêcher de quitter la maison et de faire en sorte que personne ne la voie, ni ne sache qu'elle... ou quelqu'un d'autre... habite ici.

— Je vois. Et quel est l'objet de cette détention illégale ?

— Je n'en sais rien. Ce ne sont pas mes affaires. J'exécute mes ordres.

— Vous n'avez aucun soupçon ?

— Je ne vois aucune raison de répondre à vos questions, murmura l'homme.

Batts prit son revolver en jouant.

— Non ? C'est regrettable, car cela pourrait m'obliger à recourir à la force...

— D'accord... d'accord, interrompit l'autre précipitamment, posez-le. Je vais répondre !

— Merci. M^{lle} Lascelles a-t-elle été traitée correctement pendant ce temps ?

— Oh, oui. Elle a tout ce qu'elle veut, et nous sommes tout à fait civils et respectueux

envers la jeune femme. Ce sont nos ordres.

— C'est heureux pour vous. Elle n'a pas eu de visite ?

L'homme hésita un instant. Batts examina la crosse de son revolver et fredonna doucement.

— Oui, répondit promptement le bonhomme, un.

— Un monsieur ?

— Un médecin.

— Ah ! Est-ce qu'il vient souvent ?

— Il est venu une fois. Il viendra encore demain.

— Demain ? s'exclame Batts. Est-ce que M^{lle} Lascelles est malade ?

— Je n'en sais rien, fut la réponse obstinée.

— Maintenant, dit Batts lentement, je vais vous offrir, mon ami, deux alternatives. Ou bien vous m'obéissez implicitement... implicitement, remarquez bien... et vous faites tout ce que je vous demande, ou bien vous serez jugé pour la détention illégale d'un sujet libre, et vous vivrez une période de servitude pénale pendant une bonne partie du reste de votre vie naturelle. Que choisirez-vous ?

— Si je consens, jurez-vous de me protéger des conséquences ? demanda l'homme.

— Oui, dit Batts délibérément. Je vous traiterai comme une sorte de « témoin de la reine » privée, et je vous garantirai une immunité absolue contre les conséquences de votre acte. De plus, ajouta-t-il, si vous me servez bien dans cette affaire, je vous paierai.

Les yeux de l'homme brillèrent.

— Je suis votre homme ! s'exclama-t-il, avec une brièveté convaincante.

— Vous êtes sage ! dit Batts. Maintenant, ce monsieur et moi-même allons dormir dans cette maison cette nuit. Un fauteuil et un canapé feront l'affaire. Et vous nous obligerez à votre compagnie dans la même pièce. Demain matin, nous déjeunerons avec M^{lle} Lascelles. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

L'homme grogna.

— Au fait, quel est votre nom ?

— Smith, fut la réponse rapide.

— Ce n'est pas votre vrai nom, mais il fera l'affaire autant qu'un autre, répondit froidement Batts. Eh bien, M. Smith, parlons d'abord affaires. Combien le major Norton vous paie-t-il pour vos services ?

— Cinquante livres par mois.

— Je vous paierai deux cents livres d'acompte et vous laisserai tranquille. C'est plus que vous ne méritez, Deux cents livres et un pardon gratuit ! sourit Batts.

— C'est comme si c'était fait, Monsieur ! dit Smith.

— Et la « femme accompagnatrice » doit être votre préoccupation. Faites-lui comprendre qu'elle est en mon pouvoir, et qu'elle doit m'obéir à travers vous. Vous comprenez ?

— Je le ferai !

— M^{lle} Lascelles, je présume, s'est retirée pour la nuit ?

— Oui, Monsieur.

— Alors il n'y a rien à ajouter pour le moment. Veuillez vous installer confortablement dans ce fauteuil. M. Bertram et moi passerons la nuit dans cette pièce avec vous.

Comprenant l'inutilité d'argumenter ou de résister davantage, M. Smith acquiesça avec le meilleur semblant d'amabilité qu'il put rassembler, et une demi-heure plus tard, il ronflait placidement sur le sol. Batts se tourna vers moi avec un sourire.

— Nous ne sommes pas arrivés trop tôt, Bertram, remarqua-t-il. Il y a du diable dans

l'air, mais, quoi qu'il en soit, nous le vaincrons ! Pouvez-vous dormir sur le canapé ?

— Avec un effort ! Je me suis mis à rire.

Batts se jeta dans un fauteuil, car la pièce était meublée avec un certain souci du confort, et alluma un cigare. J'ai somnolé toute la nuit. Mais, quant à lui, je n'ai pas vu Batts fermer les yeux. Je me réveillai lorsque les premières lueurs de l'aube se glissèrent à travers la fenêtre ouverte, et je le vis toujours fumant calmement dans son fauteuil, avec la forme allongée de M. Smith recroquevillée sur le sol à ses pieds, et le revolver chargé sur la table à côté de lui. Puis je me suis de nouveau endormi, et j'ai été réveillé par un contact sur mon épaule. La pièce était inondée par la lumière du soleil.

— Vous avez dormi comme un bébé pendant la tempête ! dit Batts en riant.

— La tempête ? J'éjaculai.

— Oh, il y a eu un véritable orage. J'avais presque peur que le bruit du tonnerre vous ait dérangé, vous et notre ami Smith, mais je suis heureux de dire que ni son sommeil ni le vôtre ne semblent avoir été affectés. Et maintenant, il est presque temps de nous présenter à M^{lle} Lascelles, conclut-il en jetant le bout de son cigare, M. Smith a gentiment arrangé cela. Il salua d'un signe de tête af-

fable le ruffian corpulent, qui se tenait à côté de lui avec un air un peu penaud et endormi sur son visage de bull-dog. Puis, sur un signe de Batts, M. Smith quitta la pièce.

— Pouvez-vous lui faire confiance ? demandai-je.

— Oh, oui. Il a une double motivation pour être strictement honnête avec moi : l'une est l'espoir d'être payé. L'autre est la certitude d'une vengeance rapide s'il nous trahit. Nous pouvons lui faire confiance.

Après quelques minutes, l'homme revint et nous informa que si nous l'accompagnions dans une autre pièce, le petit déjeuner sera servi, ajoutant que M^{lle} Lascelles nous y rejoindra presque immédiatement.

Nous suivîmes notre guide dans une salle confortable et bien aménagée, où nous trouvâmes une table dressée avec un petit déjeuner préparé à la hâte. Une femme matrone s'avança vers nous en faisant une révérence.

— M^{me} Briggs, dit Smith laconiquement.

— Ah, dit Batts. Vous comprenez la situation, M^{me} Briggs.

— Je ne suis pas désolée que vous soyez venu, Monsieur, et c'est la vérité, répondit la femme. Je n'aime pas beaucoup cet emploi. Ce n'est pas ce à quoi j'ai été habituée. Si je

pensais qu'un malheur allait arriver à la jeune femme...

Batts l'interrompt d'un geste.

— J'apprécie la délicatesse de vos scrupules. Répondit-il avec une douce ironie. Je peux vous informer qu'il ne sera fait aucun mal à la jeune femme. C'est pourquoi nous sommes ici. Maintenant, demandez gentiment à M^{lle} Lascelles de nous honorer de sa présence et retirez-vous.

La femme se retira, la porte s'ouvrit et M^{lle} Lascelles entra en personne. C'était une jeune fille blonde, pâle et extrêmement jolie, dont les traits presque enfantins étaient marqués par une constante appréhension nerveuse. Elle s'approcha de nous avec une jolie timidité et regarda timidement Batts, puis moi-même. Batts fit un pas vers elle et lui tendit la main.

— Ce n'est pas le moment de perdre du temps en excuses formelles, M^{lle} Lascelles ! dit-il doucement. J'ai bien connu votre père, et permettez-moi d'ajouter que, grâce à lui, votre visage me semble tout à fait familier. J'espère que vous considérerez cela comme une introduction suffisante. Voici un de mes amis M. Bertram, et nous sommes tous deux ici pour vous sauver, et pour vous arracher à ce qui me semble être une infâme conspiration de la part de votre tuteur. Si je me



"So, Dr. Felton," began Batts sternly, "you employ chloroform without a witness?"

trompe, vous me convaincrez de mon erreur ?

Elle prit sa main et regarda son visage avec une expression mélancolique et pathétique d'impuissance et de confiance.

— Je suis morte de peur ! dit-elle simplement. Je ne sais pas ce que tout cela signifie ! Pourquoi suis-je enfermée dans cette terrible maison depuis si longtemps ?

— Ma chère jeune fille, c'est précisément ce que je suis venu découvrir ! retourna Batts. En tout cas, sachez que vous ne serez plus « enfermée dans cette terrible maison ». Maintenant, asseyez-vous et dites-moi exactement ce qui s'est passé.

M^{lle} Lascelles raconta alors son histoire, qui fut courte et singulièrement dépourvue de variété. Elle nous apprit que son tuteur l'avait envoyée dans cette maison il y a un mois. Qu'il lui avait expliqué qu'il y avait des raisons... des raisons énoncées dans le testament de son père... qui l'obligeaient à la tenir absolument à l'écart de toute espèce de société pendant quelques mois. Que cette réclusion ne serait que temporaire et qu'en attendant elle aurait tout ce qu'elle pourrait demander pour alléger sa solitude et occuper ses loisirs mais qu'en aucun cas elle ne serait autorisée à quitter la maison et son jardin ou à voir des visiteurs pendant cette

période, à l'exception d'un certain médecin qui viendrait à l'improviste pour s'assurer au nom du major Norton de l'état de sa santé. C'est tout !

— Et ce médecin, dit Batts, quand M^{lle} Lascelles eut terminé. Quand est-il venu ?

— Une seule fois, répondit-elle. Mais j'ai entendu dire qu'il allait revenir aujourd'hui.

— C'est bien. Maintenant, M^{lle} Lascelles, vous devez absolument vous en remettre à la discrétion et à la bonne foi de moi-même et de mon ami, M. Bertram. Vous nous faites confiance ?

— Oh, oui, je veux m'éloigner de cet endroit horriblement solitaire !

— Très bien. Quand ce docteur viendra nous voir, nous devons assister à l'entretien entre vous. Mais notre présence ne doit pas être connue ou soupçonnée par lui. En bref, vous devez vous arranger pour nous dissimuler dans la pièce où vous le verrez. Cela peut-il se faire ?

— Je pense que oui. Il y a une épaisse tenture contre ce mur. Je le recevrai dans cette pièce.

Batts y jeta un coup d'œil. Puis il se dirigea vers le rideau et, en l'écartant, révéla

une petite alcôve creusée dans le mur, suffisamment grande pour dissimuler deux hommes.

— Cela fera admirablement l'affaire ! s'exclama-t-il. Pour le reste, comportez-vous pendant l'entretien exactement comme si nous n'étions pas là, et faites-nous confiance. Vous n'avez pas à avoir peur. J'ai envie de voir ce médecin et d'entendre ce qu'il a à dire... c'est tout. Et maintenant, prenons le petit déjeuner. Pour vous dire la vérité. Je commence à avoir très faim.

Il était près de midi lorsque M. Smith, obéissant aux instructions de Batts, nous apprit que le D^r Felton était en train d'entrer par la porte du fond du jardin avec une clé privée. Demandant à M^{lle} Lascelles de garder un comportement calme et assuré et de ne rien craindre. Batts me fit hâtivement signe de le suivre et, avant que le docteur ait eu le temps d'arriver à la maison, nous étions tous les deux bien installés derrière l'épais rideau dans la salle du petit déjeuner. La porte s'ouvrit et M^{lle} Lascelles entra. Elle était suivie de près par un gentleman que, de notre position, nous ne pouvions pas voir, mais dont nous avons presque immédiatement entendu la voix. Et cette voix avait ce timbre curieux qui suggère à la fois la tromperie et l'arro-

gance dominatrice de celui qui la possède. En effet, cette conjonction de qualités n'est pas aussi inhabituelle que son anomalie pourrait le laisser supposer.

— Je suis désolé, commença cette personne, de vous trouver si pâle, M^{lle} Lascelles. Je vois que je dois vous prescrire un tonique !

Sur quoi il commença à poser quelques questions conventionnelles à la jeune femme, auxquelles M^{lle} Lascelles répondit d'une voix lente et posée, l'assurant en même temps que son indisposition, telle qu'elle était, provenait simplement de la lassitude de son mode d'existence actuel. Le docteur poussa un rire bref, dur et antipathique.

— C'est possible, c'est possible ! s'exclama-t-il. Laissez-moi tâter votre pouls. Ah, comme je le pensais ! Je crains de devoir utiliser le stéthoscope. Un instant, merci. Oui. Il semble y avoir une petite faiblesse. Il continua ainsi à adresser à M^{lle} Lascelles une série de remarques sans rapport entre elles, ne lui laissant pas l'occasion d'y répondre. Soudain, il s'arrêta. Il y eut une légère exclamation étouffée. Puis le silence. Batts écarta instantanément l'arceau et se dirigea vers le milieu de la pièce. Je le suivis. Le D^r Felton se détourna rapidement de la forme prostrée de M^{lle} Lascelles, et nous fit face avec un as-

pect soudain de terreur et de stupéfaction. Il y avait une odeur âcre dans l'air.

— Alors, docteur Felton, commença Batts d'un ton sévère, vous employez le chloroforme sans témoin ?

— Qui êtes-vous ? s'étonna le docteur, se levant de sa position agenouillée près de la forme inconsciente de la jeune fille, et nous regardant d'un air sombre.

— Peu importe qui je suis. Je sais qui vous êtes ! répondit Batts. Il y a sept ans, il y a eu un certain procès à l'Old Bailey dans lequel un médecin a joué un rôle un peu particulier. Ce médecin, en raison, sans doute, d'une mauvaise santé, a été contraint de cesser ses activités professionnelles pendant, je crois, deux ans. Son nom n'était pas Felton, mais, mon cher Monsieur, je n'oublie jamais un visage, et j'ai eu la chance d'assister au procès ! Maintenant, qu'avez-vous fait à cette jeune femme ?

— Elle est sous chloroforme, répondit Felton d'un air maussade. Il n'y a pas de mal à cela, je suppose ?

— Cela dépend de l'objectif dans lequel l'anesthésique est administré. Pourquoi avez-vous chloroformé une jeune fille sans défense ? Ne savez-vous pas qu'une telle performance serait plutôt mal vue dans une cour

de justice ?

Le docteur Felton était un homme de cinquante ans, puissant, à la barbe noire. Son visage était un étrange mélange de ruse et d'obstination, et ses yeux brillaient d'une expression cruelle. À l'instant même, ils se fixaient sur Batts avec une soudaine intensité de haine féroce. Pendant un instant, il sembla qu'il méditait un nouvel assaut contre son interrogateur, comme celui que M. Smith avait perpétré la nuit précédente. Mais, se trouvant opposé à deux hommes résolus et athlétiques, il abandonna son projet, pour en former un autre instantanément. Il se retourna et s'élança vers la porte. Batts, cependant, était devant lui.

— Non, docteur Felton ! s'exclama-t-il, vous ne quittez pas cette pièce... pas encore ! Nous sommes deux contre un, vous le comprenez. N'essayez donc pas de résister. Une petite explication nous est due, mon cher Monsieur. Mais d'abord, occupez-vous de M^{lle} Lascelles... elle revient lentement à la vie, je suis heureux de le constater.

Au même moment, la jeune femme ouvrit les yeux, soupira, et jetant un regard confus de l'un à l'autre de nous, murmura...

— Où suis-je ? Que s'est-il passé ? Qui êtes-vous ? — Puis, reconnaissant Batts, elle sourit faiblement. — J'ai dû m'évanouir !

ajoute-t-elle.

— Ma chère M^{lle} Lascelles, un léger évauouissement... Vous irez mieux tout de suite. Je vais sonner M^{me} Briggs.

La matrone répondit à la convocation avec une promptitude qui laissait supposer une oreille au trou de la serrure.

— Restez ici avec M^{lle} Lascelles ! dit sèchement Batts. Ce monsieur et moi avons à discuter avec le docteur Felton dans l'autre pièce. Maintenant, Bertram, conduisez-nous à la salle à manger. Docteur Felton, ayez l'amabilité de suivre M. Bertram. Je vous suivrai. Et, murmura-t-il significativement à l'oreille du docteur, je porte dans ma poche un revolver chargé, souvenez-vous !

Sans un mot, le docteur, précédé par moi-même et suivi de près par Batts, fit ce qu'on lui demandait, nous entrâmes dans la salle à manger. Batts ferma la porte, la verrouilla et, mettant la clé dans sa poche, se dirigea vers la fenêtre ouverte, la ferma et verrouilla aussi, puis s'assit.

— Maintenant, D^r Felton, dit-il, je connais déjà quelque chose de cette conspiration. Vous gagnerez du temps, vous servirez mieux vos intérêts et vous assurerez votre propre sécurité si vous me dites immédiatement et en quelques mots le rôle précis que

vous avez été payé pour y jouer. Pour commencer, le major Norton vous a soudoyé pour que vous fassiez quelque chose de diabolique sur cette malheureuse jeune femme.

— Un mensonge ! s'écria le docteur.

— Chut ! dit Batts. Pas de comédie, s'il vous plaît. La vérité vous servira mieux. C'est ça ou le banc des accusés. Nos preuves contre vous sont assez solides pour une condamnation. Nous sommes deux à témoigner... en dehors de M^{lle} Lascelles elle-même et de la femme Briggs... et, j'ajouterai, l'homme Smith, qui m'a tout avoué.

Le docteur s'agita nerveusement sur sa chaise.

— Je n'ai rien fait de criminel ! dit-il.

— C'est à la cour d'en décider, répondit Batts d'un air entendu.

— Pour l'amour de Dieu, laissez tomber l'affaire, Monsieur ! s'écria l'autre. Il n'y a pas de mal.

— Il y a assez de mal pour vous condamner, vous et quelques autres, à la servitude pénale si je décide de vous poursuivre ! observa Batts. Si, toutefois, vous vous dénoncez ici et maintenant, je m'abstiendrai d'engager, au nom de M^{lle} Lascelles, toute procédure contre vous. Faites votre choix, docteur

Felton.

Le docteur resta silencieux un moment, semblant peser le pour et le contre de la proposition de Batts. Puis il sembla soudain se décider. Il leva les yeux au ciel avec un air de franchise maladroit.

— Je vous dirai tout, dit-il, si vous voulez bien tous deux, messieurs, me donner votre parole d'honneur de ne rien répéter de ce que je dis maintenant contre moi par la suite.

— Je vous en donne ma parole, dit Batts.

— Et moi aussi, dis-je.

— Eh bien, messieurs, reprit le D^r Felton, je suis un homme pauvre, presque ruiné, et j'ai ma femme et ma famille à faire vivre. Trouvez-moi une excuse pour cela. Un certain gentleman m'a fait une proposition. Il souhaitait que je réalise une expérience pour lui. En retour, il a accepté de me payer cinq cents livres. Le risque était insignifiant...

— Et l'expérience criminelle ! interpella Batts.

Le docteur s'inclina.

— Un paria, répondit-il, perd dans une certaine mesure son appréciation des considérations éthiques. Sans aucun doute, c'était criminel.

— Ce monsieur était le major Norton, dit Batts.

Le médecin s'inclina à nouveau pour marquer son accord.

— Et l'expérience... en quelques mots, s'il vous plaît, quelle était cette expérience ?

— En quelques mots, Monsieur, l'expérience devait consister à inoculer progressivement à cette jeune femme les germes de la tuberculose.

— Mon Dieu ! m'exclamai-je avec horreur.

— Exactement ce que je prévoyais, dit calmement Batts. Et pour le meurtre de M^{lle} Lascelles, vous deviez être payé cinq cents livres ?

— Ce n'aurait pas été un meurtre ! protesta le docteur.

— Cela n'aurait été rien d'autre, Monsieur ! dit sévèrement Batts, et vous le savez. Vous méritez tous d'être pendus.

— Vous avez tenu votre parole d'honneur ! s'écria le docteur Felton.

— Oui... vous êtes en sécurité... plus en sécurité qu'un scélérat aussi lâche ne mérite de l'être ! répondit Batts. Et pour le bien de M^{lle} Lascelles, votre employeur scélérat sera également en sécurité... si, bien sûr, vous

m'assurez que, jusqu'à présent, la santé de M^{lle} Lascelles n'a pas été affectée ?

— Aucun, je vous l'assure ! La première inoculation aurait été faite aujourd'hui même. Le processus aurait duré plusieurs mois. Il aurait fallu, en fait, injecter la tuberculine en si petites quantités périodiques que seule son accumulation finale dans le système de la patiente aurait eu pour effet de la transformer en une tuberculeuse confirmée. Après cela...

— Après ça, D^r Felton ?

— M^{lle} Lascelles serait morte, dans le cours naturel de la maladie. d'une tuberculose foudroyante, expliqua le docteur calmement.

— Ah, dit Batts. Une jolie idée, vraiment. Eh bien, docteur Felton, vous pouvez considérer que votre mission est terminée. Je m'occuperai moi-même d'informer le major Norton de sa fin heureuse. Rentrez chez vous et remerciez Dieu de vous avoir évité de commettre un crime dont l'inhumanité et le sang-froid ne trouveraient aucun parallèle, même dans les archives de l'Old Bailey !

Sur ce, il déverrouilla la porte et, l'ouvrant, indiqua au médecin qu'il était libre de quitter la pièce. Le docteur Felton se leva.

— Messieurs, dit-il, je vous remercie de

vosre indulgence et je compte sur vosre honneur !

— La parole d'un gentleman, dit Batts, est toujours digne de confiance, Monsieur, même lorsqu'elle est donnée en gage à un scélérat ! Bonne journée.

Sans un mot de plus, le D^r Felton s'éclipssa et disparut.

Deux jours plus tard, la Maison aux volets clos était inoccupée. M^{lle} Lascelles avait été confiée aux soins d'une dame d'une haute situation sociale, et le major Norton avait jugé prudent de se rendre sans condition à l'ultimatum d'Archibald Batts. Celui-ci proposait que le major renonça absolument à son droit de tutelle sur sa pupille en faveur de Batts lui-même, qui assurerait la gestion des biens de M^{lle} Lascelles jusqu'à ce que la jeune femme atteigne sa majorité. La deuxième solution proposée par Batts était simple.

— Si vous refusez de donner suite à ma proposition, écrivit Batts, j'ai l'intention de communiquer immédiatement avec le Lord Chancelier au nom de M^{lle} Lascelles. Tous les faits de l'affaire lui seront exposés et je n'hésiterai pas à affirmer ma conviction que vous avez délibérément conspiré pour provoquer la mort de votre pupille afin que son argent

vous revienne en tant que plus proche parent. Je n'ai pas besoin de faire remarquer à un homme de votre intelligence et de votre discernement que l'accusation de conspiration de meurtre (soutenue, comme elle le sera, par des preuves invincibles) est une accusation qui ne pourrait qu'être accompagnée de conséquences désagréables pour vous-même. Sans doute cette réflexion vous incitera-t-elle à me faire connaître votre décision par retour du courrier.

Et c'est par retour de courrier que la décision du major arriva.